

—Mon frère Gaston, son tuteur naturel, son protecteur, ne demeurait donc pas près de vous et de cet enfant de son frère ?

Une flamme de haine brûla les yeux de Blanche.

Une expression de mépris contracta ses lèvres qui, sans qu'elle en eût conscience, laissèrent passer ces mots qui sillèrent ainsi qu'une lumière de cuir sur le front de Renaud :

—Gaston, ce misérable !... ce voleur !... ce lâche !

Renaud se dressa tout pâle :

—Ai-je bien entendu, Blanche !... Gaston, un misérable !... un voleur !... un lâche !

Elle fut effrayée un instant d'avoir laissé échapper son secret plus tôt qu'elle ne l'avait résolu, avant que Renaud ne fût en pleine possession de ses forces morales et physiques.

Ces paroles qu'elle venait de prononcer, elle ne pouvait les rétracter, se retrancher derrière de honteuses ambiguïtés ; il fallait qu'elle s'expliquât, qu'elle dit sur l'heure à Renaud ce qu'elle avait projeté de ne dire que plus tard.

—Mon cher Renaud, dit-elle, oui, vous avez bien entendu, Gaston est un misérable, un lâche et un voleur !

— Ces accusations que je porte contre lui, je les prouverai... Mon cher Renaud, je comprends quelle souffrance nouvelle je vous cause, je voulais retarder cette cruelle confidence, le mépris l'a emporté sur la volonté, pardonnez-moi.

—Parlez, Blanche, parlez sans crainte, sans restrictions, je saurai trouver le courage de tout entendre sans faiblir.

—Sachez donc, mon ami, que Gaston de Pervençère votre frère, et son ami M. de Montaignon — je ne parle que des crimes récents — ont tout fait pour m'empêcher de retrouver vos traces, pour me décourager...

—Dans quel but, grand Dieu !

—Vous le saurez tout à l'heure, mon ami.

Elle reprit son récit :

—Ne réussissant pas à me décourager, devinant que j'avais reçu des nouvelles d'espérer des Arabes dévoués qui m'entouraient, Gaston de Pervençère et M. de Montaignon ont tenté de nous faire massacrer par les Touareg...

—Vous faire massacrer ! Gaston !... mon frère !

—Oui, Renaud, Gaston, votre frère, inspiré par M. de Montaignon.

—Quel intérêt mon frère avait-il à votre mort ?

—Hériter de votre fortune, Renaud ; le but qu'il poursuivait, le voilà, n'en doutez pas... Mais écoutez : s'aboucher avec les Touareg, leur faire entendre ce qu'on attendait d'eux et le prix dont on paierait le massacre de la caravane n'était pas d'une exécution facile.

—M. de Montaignon — lui seul peut avoir conçu ce plan infernal, — M. de Montaignon imagina d'arriver au même résultat sans courir les mêmes risques ; avec la complicité de serviteurs noirs, ils m'envoyèrent les sommes destinées au paiement des hommes d'escorte, des chameliers, des serviteurs, à la rançon que les Touareg exigeaient pour nous permettre d'entrer à Tombouctou.

—Ils prirent ce trésor et s'enfuirent, espérant une révolte des Chambâs, une attaque des Touareg, notre massacre et le pillage de la caravane que l'on croyait pourvue d'immenses richesses.

—J'assemblai les chefs, je leur dis le vol dont je venais d'être victime. Je les priai de continuer à me servir, leur promettant de doubler les sommes que je leur devais.

—Les braves gens consentirent à tout, le souvenir de vos bontés me protégeait, mon cher Renaud.

—Restait à traiter avec les Touareg.

—Ils ne voulurent entendre à aucun arrangement ; le plan de M. de Montaignon fut sur le point de réussir.

—Ah ! les misérables ! De pareils crimes sont-ils possibles !... Mais, continuez, Blanche, je vous en prie.

—Le père de Ben Rabbah, le caïd Ben Diflar, était avec moi ; il me prodigua conseils et consolations ; par son ascendant sur ses compatriotes, il sut maintenir tout le monde dans le devoir ; à la réponse négative des Touareg, aucun murmure ne s'éleva, personne ne perdit sang-froid et confiance.

—Bien plus, le fils d'un riche Arabe, ami de Ben Diflar, se dévoua pour tous ; il se porta garant de la somme exigée et se livra comme otage entre les mains des Touareg.

—Nous entrâmes à Tombouctou, protégés par ceux dont on avait espéré faire nos assassins.

—Je réussis à obtenir sur garantie deux cent cinquante mille francs d'un négociant juif, nous étions tous sauvés et pûmes nous lancer sur vos traces.

—Le jeune nègre que nous avions recueilli nous guida vers vous, mes compagnons vous arrachèrent à vos ennemis et...

—Et nous sommes réunis à jamais, ma chère Blanche ! s'écria Renaud en serrant sa femme contre sa poitrine.

—Et Dieu permettra que nous retrouvions notre enfant !

—Écoutez encore, reprit Blanche, je n'ai pas tout dit.

—Ce qui vous reste à apprendre est plus épouvantable encore !

—De quel crime plus grand peut-il donc s'agir ?

—Renaud, si votre frère et M. de Montaignon m'ont accompagnée

dans mon voyage, c'est qu'ils voulaient empêcher mes recherches d'aboutir ; c'est que, si faible qu'ils supposassent la chance que j'avais de vous retrouver vivant, il fallait que cette chance m'échappât.

—Certes, ils vous croyaient mort ; ils avaient pour cela de bonnes raisons, mais...

—Que voulez-vous dire, Blanche ? Expliquez-vous ?... Jo frémis d'horreur à la pensée que vos paroles font naître en mon esprit.

—Vous pensez, mon cher Renaud, que votre frère et M. de Montaignon avaient, il y a dix-neuf ans, versé le prix de votre sang ; oui, vous pensez cela, Renaud, et vous avez raison de le penser, car c'est la vérité !

—C'est épouvantable ce que vous me dites là, ma chère Blanche ! Êtes-vous sûre de n'être pas égarée par la haine ?

—Appelez Ben Kedda, Renaud. Appelez Ben Rabbah, ils vous confirmeront mes paroles.

—Oui, je veux les voir, les interroger... Oh ! je ne puis demeurer avec ce doute dans l'esprit, ce poids affreux sur le cœur.

Les deux Arabes furent introduits par Zabira.

Ils s'inclinèrent profondément devant Renaud et Blanche ; puis, sur un signe, prirent place sur un divan.

Renaud s'était levé, il marchait d'un pas saccadé.

Il revint s'asseoir en face de ceux qu'il avait appelés.

Avec le flegme oriental, ils attendaient patiemment que Renaud les interrogât.

Il était pâle sous son hâle. De ses yeux bruns, il regardait tour à tour les deux Arabes longuement.

Renaud parla enfin. Sa voix était grave, son accent solennel.

—O vous qui vous dites mes amis, Ben Kedda, noble guerrier des Touareg-Hoggar, et toi, Ben Rabbah, fils de Ben Diflar, guerrier de l'illustre tribu des Chambâs-Barazgua, j'ai à vous interroger sur des choses graves ; me promettez-vous que la vérité seule sortira de vos lèvres ?

—Devant le Dieu unique, nous le jurons !

Renaud se recueillit un instant :

—L'un de vous sait-il, de source certaine, que, il y a dix-neuf ans, lorsque je vins dans votre pays avec deux compagnons de voyage que je croyais dévoués à ma personne, l'un d'eux, tous les deux peut-être, m'ont désigné comme espion à vos frères ?

—Nous le savons, répondirent en même temps le Touareg et le Chambâ.

—Est-il vrai que mes compagnons aient versé entre les mains de l'un de vos frères le prix de mon sang ?

—C'est vrai, répondit seul Ben Kedda, qui se leva.

—Tu connais celui de tes frères qui a reçu du chef blanc le prix de mon sang, Ben Kedda ?

Le Touareg, debout devant Renaud, sous son bournous noir croisa les bras sur sa poitrine ; de son visage voilé on ne voyait que les yeux ardents ; il dit de sa voix gutturale :

—Celui qui a reçu le prix de ton sang, Sidi, c'est moi...

—Toi, Ben Kedda !... Toi que j'aimais !

—Oui, Sidi, moi que tu as sauvé, dont tu as soigné la femme et les enfants ; moi, Ben Kedda, chef des nobles guerriers Hoggar, j'ai reçu le prix de ton sang et je l'ai partagé avec mes guerriers.

—Le chef blanc m'a trompé... Sa bouche de trahison et de mensonge m'a persuadé que tu venais dans mon pays pour tuer mes guerriers et enlever nos femmes et nos enfants.

—Il ne voulait pas disait-il, se faire complice de ce crime et, d'accord avec l'autre chef blanc, il m'ordonna de te tuer pour sauver mes frères.

—Le chef blanc se disait éclairé par Dieu qui lui avait parlé ; je pris l'or qu'il m'offrait et je promis de te tuer de mes mains et de faire exterminer tes compagnons par mes guerriers.

—Je ne devais agir que sur un ordre du chef blanc ; il fit le signe convenu et je tins ma promesse, du moins, je crus la tenir.

—Dieu n'a pas voulu que tu meures, Sidi ; Dieu mène les hommes dans la voie qu'il choisit !

—Dieu, Sidi, est le seul grand ! S'il a retenu mon bras, s'il t'a sauvé de mes coups, c'est qu'il te réserve pour des œuvres que lui seul connaît !

—Que Dieu soit loué !

—Qu'il te protège ! Qu'il te fasse riche et puissant !

—Qu'il te donne une nombreuse progéniture !

Ben Rabbah prit à son tour la parole :

—Ben Kedda a dit la vérité. Les deux chefs blancs que tu croyais tes amis t'ont trahi. Ton frère, celui qui était à El Golea, attendait son complice. Quand celui-ci est venu lui dire : "C'est fini, Renaud est mort," ils se sont enfuis vers Tripoli, ils sont montés sur les bateaux qui les attendaient, pour les reconduire dans ton pays et voler tes richesses.

—Ce que je te dis, je l'ai appris de mon père, Sidi. Quant à Ben Kedda, après que sur ta prière, je lui ai rendu sa femme et ses enfants, la main sur le Coran, il m'a raconté ce que tu sais maintenant.

—Pardonne à Ben Kedda, Sidi, il a été trompé. Il a réparé sa